

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR

TOUTES SPÉCIALITÉS

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

SESSION 2017

Durée : 4 heures

Aucun matériel n'est autorisé.

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Le sujet comporte 7 pages, numérotées de 1 à 7.

| | | |
|--|---------------------|---------------------|
| BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR – TOUTES SPÉCIALITÉS | | SESSION 2017 |
| Culture Générale et Expression | CULTGEN – NC | Page 1 sur 7 |

Je me souviens

PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE (/ 40 points)

Vous rédigez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Frédéric WORMS, *Revivre – Éprouver nos blessures et nos ressources*, Éditions Flammarion, 2012.

Document 2 : Alain SOTTO, Varinia OBERTO, *Une mémoire pour la vie*, Ixelles Éditions, 2013.

Document 3 : Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Rêveries du promeneur solitaire, Cinquième promenade*, 1782.

Document 4 : Bruno BETTELHEIM, *Le poids d'une vie, essais-souvenirs*, Éditions Robert Laffont, 1991.

DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (/ 20 points)

Selon vous, se souvenir permet-il de vivre mieux ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures et vos connaissances personnelles.

DOCUMENT 1

Il y a un lien secret entre revoir et revivre.

Comment l'expliquer ? C'est d'abord une fête, la fête du sensible. Je vous revois, mes amours, mes amis, et rien ne peut remplacer ce contact sensible renouvelé, auquel est attachée une partie de ma vie. Ce n'est pas seulement un spectacle présent
5 qui vient rappeler une image ancienne et susciter ce que l'on appelle la « reconnaissance », ce que Ricœur appelle le « petit miracle » de la reconnaissance : oui, c'est bien toi, c'est bien lui ! Car cette reconnaissance peut avoir lieu devant des images, devant des photos, par exemple d'êtres absents, disparus, ce qui peut alors n'en être que plus cruel. Mais revoir réellement (ou réentendre, ou toucher, sentir à
10 nouveau), ici et maintenant, c'est autre chose ; pour peu qu'une joie soit attachée à cette relation, à ces souvenirs, gravés aussi, dans certains cas, jusque dans le cerveau, dans la mémoire affective profonde, alors, cette joie revient, comme si c'était la première fois : la preuve, c'est la surprise. J'avais oublié le son, le grain de ta voix ; je ne me souvenais plus de cette expression mouvante de tes lèvres ; il fallait que je
15 les aie sous les yeux pour qu'elles me reviennent. Alors, je revis. Ce n'est plus de mémoire qu'il s'agit, c'est d'un recommencement. Nous avons le sentiment de reprendre le fil là où nous l'avions laissé, parfois la conversation repart comme si les années ne s'étaient pas écoulées, comme si le temps n'était pas passé. Ce n'est pas seulement une illusion, que pourrait brutalement défaire un regard sur les rides
20 apparues, les corps changés, les mondes transformés. C'est aussi une réalité : quelque chose de réel, parce que senti, perçu, et impossible sans cette sensation, cette perception, qui reprend, qui redonne la force, le désir, d'aller plus loin. [...]

Mais ce n'est pas toujours aussi simple, ou heureux.

Car il y a le retour douloureux de ce qui a pu blesser, qui passe lui aussi par le voir,
25 l'image, le spectacle. Je revois tel qui m'a heurté, humilié, blessé, haï. Alors, selon les degrés, revient aussi la puissance terrible de l'émotion, qui peut détruire. La victime, revoyant son bourreau, sera toujours plus blessée que lui, dont la simple image est pour elle un tourment. « Je ne *peux* plus le voir », disons-nous alors, plus encore que « je *ne veux* plus le voir » ; et nous ajoutons : *même en peinture*. Car l'image est un
30 réveil direct de l'émotion, tandis que la parole peut tenter de dompter, de domestiquer, de prendre dans les filets du récit, du sens, ce qui est arrivé. Il faut toujours réapprivoiser l'image, qui fascine, qui contraint à revivre, ce qui est presque impossible, ou si difficile, à revivre.

Frédéric WORMS, *Revivre – Éprouver nos blessures et nos ressources*, 2012.

DOCUMENT 2

L'impact émotionnel dépend des expériences passées et de l'identité psychologique. Chacun a une façon personnelle d'aborder la vie, qui la rend plus attrayante, plus joyeuse ou, à l'inverse, plus difficile qu'à d'autres. Il y a des gens que l'on dit être de bons vivants, d'autres à l'âme plus mélancolique, ceux qui entendent le matin les oiseaux chanter, et les autres les marteaux-piqueurs. Et puis il y a ceux, les plus nombreux, dont l'humeur varie au fil des jours, en fonction des joies ou des difficultés à affronter, en fonction de l'amour, du plaisir d'un livre ou d'un éclair au chocolat, ou tout simplement de la pluie ou du beau temps. Selon ses affects, on mémorise en rose ou en gris, et de la même couleur sont les souvenirs que l'on rappelle à soi. Certains matins, des mélodies reviennent en tête et l'on se met à chanter sans raison, on a la tête pleine et légère à la fois. Les affects déterminent pour une grande part la couleur de la mémoire.

Les affects englobent les émotions aussi bien que l'humeur. L'émotion est une réponse intense à un stimulus alors que l'humeur est un ressenti moins fort et moins ciblé. Les affects perturbent profondément l'attention et la mémoire des personnes déprimées. Leurs souvenirs sont ceux d'événements tristes, où elles se sont senties dévalorisées, mises à l'écart, non aimées, en situation d'échec ou d'abandon. Quand il s'agit du quotidien, le peu qu'elles mémorisent est terne. Si elles visionnent une vidéo familiale avec les moments joyeux – un voyage, les premiers pas d'un enfant, une partie de pétanque – et d'autres montrant un oncle avec une jambe dans le plâtre, une maison vendue, un chien aimé qui a disparu, ce sont ces derniers qui les intéressent. Ce qu'elles vivent est ressenti à travers un filtre négatif focalisant leur attention sur ce qui est triste, pénible ou ennuyeux dans leur journée. C'est comme si, ayant besoin d'alimenter leur ressassement, elles se laissaient envahir par leurs idées noires, construites à partir de leurs souvenirs, et par tout ce qui dans la journée peut s'y accorder. Cela concerne la partie autobiographique, mais aussi toute nouvelle connaissance. Ainsi, elles retiennent la fonte des glaces en Arctique plutôt que la pluie au Sahel ; des faits divers, elles se rappellent le conducteur qui s'enfuit après avoir renversé un cycliste, et non l'adolescent qui a risqué sa vie pour sauver une femme en train de se noyer. Les idées noires, tournant en boucle, ne laissent guère de place au présent. Être dépressif empêche une partie du vécu de s'installer dans le cerveau. La mémoire est pauvre.

Les idées noires génèrent des idées tout aussi noires. Tout un chacun peut s'en apercevoir. Il suffit d'un jour où l'humeur est mauvaise pour que l'éclairage sous lequel on le decode soit sombre. On se lève le matin, on se rappelle ce que l'on a à faire et à quoi on ne peut échapper : feuille d'impôts à remplir, rendez-vous avec un professeur pour parler de son fils adepte de l'école buissonnière. Et voilà que de la journée, on ne prête attention qu'aux problèmes, petits ou grands, qu'aux agacements.

.../...

À l'inverse, une humeur joyeuse ramène des souvenirs heureux en mémoire et cible
40 à son attention les choses plaisantes, qui deviennent des candidats/souvenirs. C'est
un rendez-vous amoureux, une lecture, une promenade le long d'un ruisseau, le
courriel d'une amie. La préparation d'un anniversaire met en joie, on se remémore ce
qui, lors de fêtes passées, a été drôle ou émouvant. Une loi de la mémoire dit que les
45 circonstances et les conditions d'un événement aident à s'en souvenir, et que les
réminiscences sont plus évidentes quand on se trouve dans le même contexte. Or
l'émotion fait partie de ce contexte qui aide à accueillir un événement, à le garder et à
le restituer. Ce qui explique la dépendance de la mémoire à l'humeur et aux émotions.

Alain SOTTO, Varinia OBERTO, *Une mémoire pour la vie*, 2013.

DOCUMENT 3

Dans la « Cinquième Promenade » des *Rêveries du promeneur solitaire*, Jean-Jacques Rousseau se remémore les deux mois de bonheur parfait qu'il a vécus en 1765, dans la petite île de Saint-Pierre, au milieu du lac suisse de Biemme, seul au cœur d'une nature paisible.

5 Telle est, laissant à part les visites imprévues et importunes, la manière dont j'ai passé mon temps dans cette île durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres et si durables qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporté encore par les élans du désir. [...]

10 Tout concourait également à me rendre chère la vie recueillie et solitaire que je menais dans ce beau séjour. Que ne peut-elle renaître encore ! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette île chérie sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappelât le souvenir des calamités de toute espèce qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années¹ ! Ils seraient bientôt oubliés pour jamais : sans doute ils ne m'oublieraient pas de même, mais que m'importerait, pourvu qu'ils n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? [...] Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux asile² où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour 15 sur les ailes de l'imagination³, et d'y goûter durant quelques heures le même plaisir que si je l'habitais encore. Ce que j'y ferais de plus doux serait d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abstraite et monotone je joins des images charmantes qui la vivifient. 20 Leurs objets échappaient souvent à mes sens dans mes extases et maintenant plus ma rêverie est profonde plus elle me les peint vivement.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Rêveries du promeneur solitaire*,
« Cinquième promenade », 1782.

¹ Rousseau se sent persécuté par de nombreux ennemis au moment de la rédaction de ce texte.

² Les hommes feront tout ce qu'ils pourront pour ne pas me laisser revenir dans un refuge aussi doux.

³ Ils ne m'empêcheront pas de me rappeler les images de l'île de Saint-Pierre.

DOCUMENT 4

Les enfants de l'Holocauste

Terrible, le silence de ces enfants contraints d'endurer l'insupportable ! Leur calvaire est muet : ils doivent à toute force ensevelir au plus profond de leur âme une blessure, une angoisse qui jamais ne les quittent, une peine si cruelle qu'elle défie toute expression. Et cela reste vrai pour toute la vie et non pas seulement quand s'est produit l'événement dévastateur, non pas seulement dans les moments qui l'ont suivi, ni seulement pendant l'enfance, cet âge où nous avons tous tant de mal à traduire par des mots nos ressentiments, nos graves soucis et nos peurs. C'est une blessure si douloureuse, si omniprésente, si envahissante qu'il paraît impossible d'en parler, même après toute une vie. Pour ceux qui continuent d'en souffrir, il ne s'agit pas de quelque chose qui a eu lieu dans le passé ; la souffrance est aussi présente, aussi réelle qu'au jour où elle est née. Malgré les apparences du contraire, il est impossible pour ces victimes de tragédies lointaines de jouir d'une vie normale dans le présent.

Sur les 75 721 Juifs qui ont été déportés de France, de 1942 à 1945, 3 % à peine sont revenus. Hélas, un très petit nombre seulement d'enfants juifs ont survécu à l'occupation allemande, soit qu'ils aient été adoptés par des familles françaises, soit qu'ils aient pu se cacher d'une autre manière. Claudine Vegh fait partie de ces rares rescapés. Un couple de Français sans enfant vivant dans la zone non occupée l'adoptèrent et l'aimèrent comme si elle était leur propre fille. Dans son livre¹, elle parle un peu de ce qu'elle a elle-même vécu et surtout de ses entretiens avec dix-sept hommes et femmes qui, comme elle, ont survécu après avoir été brutalement séparés de leurs parents. [...]

Elle se rendit compte, alors, que les moments qui, normalement, devraient procurer de grandes joies n'apportaient que souffrance à ceux qui avaient subi de graves mutilations émotionnelles dans leur enfance. Pour eux, les passages importants de leur vie prennent un sens et une dimension très différents de ce que connaissent les autres. À cause de ce qu'ils ont souffert dans le passé, leur douleur devient beaucoup plus aiguë.

Charles, l'un des rescapés ayant participé à l'enquête de Claudine Vegh lui a dit : « Heureux... je ne sais pas ce que c'est, je ne l'ai jamais su ; alors... » Lazare exprime la même idée d'une façon encore plus concise : « C'est dans les moments de joie que c'est terrible. » Et Louise, qui s'efforce de se montrer paisible et sûre d'elle-même dans la vie : « Je balance éternellement entre la colère et les larmes. »

Bruno BETTELHEIM, *Le poids d'une vie, essais-souvenirs*, 1991.

¹ Claudine Vegh, *Je ne lui ai pas dit au revoir*, Éditions Gallimard, 1979.